

LETTRES



À
MES ÉLÈVES

Philosophie de soutien à une humanité confinée en cette année singulière de 2020

par *Hervé-Marie Gicquel*

Enseignant en philosophie au Cégep de l'Outaouais et détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa

« Ainsi chacun apporte à sa façon sa part d'humanité. Moi, je suis un écrivain et un professeur de philosophie, et c'est avec ma plume et mon esprit que je veux vous apporter un peu de réconfort et de répit, si tant est que l'étude et l'amour de la sagesse peuvent en produire. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

« Il n'y a donc pas d'âge pour philosopher, comme l'a enseigné Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) dans sa Lettre à Ménécée, puisqu'il n'en existe aucun au cours duquel il soit inutile de réfléchir pour tenter d'alléger son sort ou d'essayer d'apaiser son esprit, et en particulier en ces temps vraiment trop singuliers. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

Notice biographique

Auteur : Hervé-Marie Gicquel

Hervé-Marie Gicquel est professeur au Cégep de l'Outaouais, dans la région de Gatineau, au Québec. Détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa, poète et écrivain, il a enseigné pendant près de trente ans des matières diverses, théories de la psychanalyse, philosophies de l'histoire, de la religion, de l'irrationnel, mais aussi de l'art et de la sexualité, de l'éthique et de la politique. Il s'est intéressé aux grands champs de la connaissance humaine et nous livre aujourd'hui une part de cette réflexion qu'il a mûrie au cours des ans pour soutenir les esprits en toutes périodes, mais ici plus particulièrement ceux qui traversent la rude et déconcertante épreuve de ces temps de crise sanitaire et de confinement. Ses lettres à ses élèves, écrites en temps de crise et dans l'urgence, se présentent comme une philosophie de soutien à tous ceux qui cherchent à renouveler l'espoir et à approfondir le sens de leur vie, par-delà les préoccupations plus économiques et politiques de notre époque. Un livre qui parle de la vérité de l'homme, qui est autant celle de sa vie profonde que celle de la marche du temps et celle de l'histoire.

Les lettres à mes élèves

Nos meilleurs remerciements à M. Cheikh Faye et à Mme Isabel Hoesli pour leur aide si dévouée à la révision. Demande faite au Bureau du droit d'auteur, Office de la propriété intellectuelle du Canada.

Dépôt au Cégep de l'Outaouais, Printemps 2020.

Gatineau, Québec, Canada.

Autres publications ou diffusions

Courants de vie, poèmes en prose et poésie, 1985.

Kierkegaard, Le Livre sur Adler, 1985.

Le Rêve dans la Naissance de la tragédie, 1985-86.

L'intervention de l'inconnu dans la vie personnelle, 1996.

LETTRES À MES ÉLÈVES

Partie 4. Aimer pour vaincre

TABLES DES MATIÈRES

<i>Notice biographique</i>	2
<i>XIII. L'heureuse séparation de ceux qui s'aiment</i>	4
<i>XIV. Le décompte des morts</i>	7
<i>XV. Le soutien mutuel</i>	11
<i>XVI. Le bon secours de l'amitié</i>	14
<i>XVII. L'amour instantané</i>	17
<i>XVIII. La prise en charge de soi-même</i>	19

TREIZIÈME LETTRE

L'heureuse séparation de ceux qui s'aiment

Mais cette séparation brutale et prolongée les avait mis à même de s'assurer qu'ils ne pouvaient vivre éloignés l'un de l'autre et qu'après de cette vérité soudain mise à jour la peste était peu de chose (...) Dans la détresse générale, l'égoïsme de l'amour les préservait, et, s'ils pensaient à la peste, ce n'était jamais que dans la mesure où elle donnait à leur séparation des risques d'être éternelle.

Albert Camus. *La Peste*.

Chers amoureux !

L'une des premières perturbations de l'existence de nos contemporains qui fût occasionnée par cette contagion est à rechercher dans la séparation que les mesures de confinement les ont forcés à vivre.

À une époque où les unions de fait entre conjoints qui ne résident pas nécessairement sous un même toit peuvent se comparer à celles des mariages conventionnels, beaucoup se sont trouvés séparés suite à des conditions diverses, liées à la nécessité de ne pas se contaminer. Ceux-là, sans nul doute, ont vécu moins de soulagement et davantage de douleur que ceux qui, pour les mêmes raisons, devaient se distancer sous un même toit, mais qui avaient l'opportunité de vivre ensemble, quoique cette proximité prolongée entre eux ait pu créer quelques frictions qu'on imagine normales en de telles conditions. On reconnaîtra que ce fut tout de même pour beaucoup l'occasion d'une première affirmation de soi, d'un apprentissage du respect des autres et de la considération de leurs qualités, voire du contrôle de leur tempérament, ou à l'envers, c'est si terrible ! de la frustration, de l'abus et de la violence...

Être éloigné de l'autre une semaine, peut-être deux, pourquoi pas trois, cela est supportable. D'autant plus qu'il y a à présent le téléphone, tous les réseaux sociaux, sans oublier l'image et le son virtuels qui nous sont retransmis en temps réel et qui ne laissent de nous donner l'impression rassurante de demeurer bien au contact de tout notre petit monde. Nous n'en sommes plus, heureusement, à l'époque de la poste à cheval, quand il fallait des mois avant qu'arrive une nouvelle ! Et puis, après tout, bien des gens qui s'aiment apprennent à vivre ainsi séparés par des mois de mission, qui dans l'armée, qui dans les œuvres communautaires, qui chez les humanitaires, qui dans le monde des entreprises, etc. La chose

*doit par conséquent être vivable. Toutefois, pour ceux qui ne s'y attendent guère, cette majorité des gens, habitués à se coller ensemble dans les promiscuités urbaines, se dire « je t'aime » sans pouvoir s'embrasser, s'étreindre, se faire l'amour, pendant de si longs jours ou de si longues semaines, peut donner tout à coup, c'est forcé, une dimension autre à leurs attachements. Au fur et à mesure que les jours passent, que le chapelet des semaines s'égrène, avec une très notable et bien morne lenteur, que le calendrier des confinements paraît s'étirer à l'infini devant soi, comme s'éloignerait une carotte tendue devant le museau d'un âne du bout d'un long bâton, pour sûr, la désolation, la réflexion, le ruminement finissent par s'installer dans leurs cœurs. Au pire, la désunion arrive parfois à convaincre du besoin impérieux de se quitter pour de vrai ou, au mieux, de celui de se rapprocher. Ce que constatait Camus dans **La Peste** en parlant du cas de ces amants qui s'y trouvaient confrontés, entendu que « cette séparation brutale et prolongée les avait mis à même de s'assurer qu'ils ne pouvaient vivre éloignés l'un de l'autre ». En temps de guerre comme en temps de paix, il est vrai, tout est possible. Y compris de se plaindre en vain d'être séparés quand les lois ou la nécessité nous y contraignent.*

Forcément, la distance conduit à méditer au poids réel de celui ou de celle que nous avons admis dans notre vie et donne plus de relief à ce qui nous l'a fait apprécier. Ce que la séparation entraîne de désagrément ainsi, elle peut le réparer grâce à une renonciation éclairée à la présence de l'autre. Cela peut même aller, dans le meilleur des cas, jusqu'à améliorer cet amour, en faisant émerger du fond de notre cœur ce qu'il possède de plus beau et de plus désintéressé pour accueillir cet autre qu'on ne voit plus. Car aimer véritablement ne consiste pas à ne rechercher que ce qui peut nous satisfaire nous-mêmes, même en période de difficultés, mais à se décentrer de soi, à la façon d'un soleil rayonnant d'abondance vers une autre planète et qui y maintiendrait les conditions de la vie. Que le fait d'aimer vraiment ne doive pas se ramener qu'à soi est une vérité si juste, qu'un grand romancier et poète a déjà écrit qu'« aimer, ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction ». C'était Antoine de Saint Exupéry (1900-1944). Regarder dans la même direction ? Mais, pour l'instant laquelle, quand les mesures de confinement et toutes ces restrictions rendent de telles considérations futiles ? – Celle nécessairement où, intimement, doucement, dispersés ou rapprochés, nous nous retrouverons pour construire l'avenir... L'amour existant au-delà de toutes ces choses-ci.

*N'empêche que l'éloignement a contraint tout le monde à réaliser des efforts inaccoutumés pour surmonter ses impatiences, ses regrets ou ses afflictions. « L'amour véritable (est) un réseau de liens qui fait devenir », ainsi que l'a écrit encore Saint Exupéry dans *Pilote de guerre*.*

Tout le monde n'a peut-être pas les mots pour l'exprimer, mais d'aucuns savent déjà le démontrer à force de se montrer plus discrets au sujet de leurs peines qu'ils ne se montrent empressés à prendre des nouvelles de la personne qu'ils aiment.

Ainsi la pandémie nous force-t-elle malgré elle à nous aimer davantage. N'avions-nous pas dit qu'elle amène l'homme à se surpasser ? Ça ne concerne pas que les amants ou les

amoureux. Cela arrive de tant de façons, qu'il y a lieu de se demander si ce qu'elle crée est réfléchi et voulu. A contrario, elle fait que subitement les gens se mettent à délaisser plus longtemps leurs cellulaires et leurs écrans. Elle renforce les uns et les autres dans leurs rôles d'aidants, rassemble jeunes et vieux autour d'un idéal commun, suscite entre eux la solidarité, la compréhension, la compassion et le dévouement. Elle fait donc naître le souci, l'inquiétude pour l'autre qui rend l'homme encore plus humain. Elle pousse notre conscience vers le haut, là où l'homme est toujours plus fort que les distanciations ou que les désunions, plus grand que l'enfant qu'il était avant, plus transcendant et puissant que cette même nature aveugle, si splendide, si belle et si monstrueuse à la fois, mais qui ne sait absolument par elle-même donner de sens à rien.

Je ne sais pas du tout si l'évolution peut nous aimer mais je me passerais volontiers de l'amour que ce virus prétend avoir pour nous.

Je vous conseille vivement de ne jamais lui accorder votre consentement.

QUATORZIÈME LETTRE

Le décompte des morts

O temporisateur qui ne pense pas à la venue de la mort,
te consacrant aux choses inutiles de la vie,
imprévoyant es-tu, toi qui gaspilles la plus grande occasion,
combien tu te seras trompé si maintenant tu reviens
de la vie les mains vides.

Sentier des bons souhaits

Bardo Thödol ou Livre des Morts tibétains

Chers élèves,

Dans beaucoup de nations, tous les jours, aux mêmes heures, les dirigeants présentent aux téléspectateurs un décompte de ce que sont à l'échelle du pays, des provinces, des régions ou des villes, - quand évidemment – ils ne trichent pas comme en 14-18 ou comme actuellement dans les pseudo-démocraties de Russie ou de Chine -, du nombre de cas confirmés, de cas hospitalisés, de cas de guérisons, et enfin de décès. Avec les scientifiques, les politiques, les spécialistes de la santé, les journalistes chargés de relier l'information au grand public, on épluche méthodiquement les chiffres, on envisage posément toutes sortes d'explications, on élabore des théories diverses, on propose et conçoit des solutions, nécessitant elles-mêmes la collaboration d'une multitude d'intervenants dévoués et courageux et l'assistance obligée de la population. Cet éboulement de chiffres hebdomadaires témoignant de l'expérience de gens vrais, de personnes réelles, qui s'inquiètent, qui souffrent, qui dégénèrent subitement, qui se meurent à la fin brutalement, qui ne peuvent se rendre au chevet des mourants ou enterrer eux-mêmes leurs morts, tout cela nous émeut, en nous bouleversant et nous inquiétant jusqu'aux larmes, et nous fait rager contre ce virus sans aucun sentiment.

Au-delà de leur devoir d'objectivité, n'a-t-on pas entendu des journalistes répéter constamment qu' « un décès est toujours un décès de trop » ? Ceux-là, comme tant d'autres, s'exposent eux-mêmes en faisant leur travail et en affichant malgré tout devant ou derrière leurs caméras un courage presque sans faille.

Pendant longtemps, c'est-à-dire des semaines, qui ont fini par devenir des mois, notre raison s'est rebiffée devant l'inacceptable et a cru pouvoir donner quelque sens à cette fatalité en évoquant des modélisations, des diagrammes, des schémas remplis de courbes, avec des creux, des vagues et des pics, tout un océan de nombres peut-être justes, mais plus ou moins conséquents, en fonction de la valeur qu'ils pouvaient avoir en eux-mêmes en dehors du calcul impossible de tous les facteurs qui, hier, à ce jour ou demain, d'un coup pouvait également les

faire varier ou les invalider. De toute façon, au-delà du fameux pic à ne jamais franchir, des vagues successives qu'on ne peut voir venir, et l'autre côté du versant de Sisyphe, chacun le sait confusément, ce ne sont pas ces raisonnements qui soulagent les hommes, mais le besoin, impossible pour l'heure à satisfaire, de n'avoir plus à les entendre.

On ne peut pas reprocher aux autorités de vouloir faire de leur mieux avec ce qu'elles savent ou encore avec le peu qu'elles ont pour essayer de protéger les populations contre un danger qu'au départ elles n'avaient pas prévu. Celles-ci, de leur côté, après une certaine hésitation, qui leur a été plus coûteuse en définitive que profitable, ont dû, se plier aux décrets ordonnés pour limiter cette propagation. Et chacun a dû apprendre à vivre avec l'idée permanente de se distancier, de s'isoler, de se confiner, bref, de se tenir protégé dans ses retranchements. Il ne s'est jamais vu en un siècle de rues aussi désertes, de villes apparemment aussi vides, d'écoles, de commerces, d'aéroports aussi abandonnés, ici ou ailleurs dans les petites ou les grandes capitales du monde. Bien que ce désert urbain soit tout peuplé – c'est-à-dire saturé jusqu'au débordement, jusqu'à l'étouffement, jusqu'à l'énervement – de ses citoyens cantonnés derrière leurs portes closes. Il ne s'était pas vu, depuis longtemps, d'animaux se croyant libres de circuler là où dominait avant la présence des hommes et une terre aussi plaisamment respirable à cause de l'absence quasi complète un peu partout de circulation. Et de même, les poumons de la planète se sont oxygénés au même moment où la symptomatologie des hommes s'aggravait en les empêchant de respirer cet air dont ils avaient tant besoin pour vivre.

Jamais, chers élèves, pendant mes soixante et un ans, je n'ai assisté à quelque chose d'aussi étrange et déconcertant que l'image de ce monde partout en arrêt. Jamais je n'aurais pensé possible qu'il puisse y avoir, en si peu de temps, autant de malades et de morts dans nos maisons, nos cliniques, nos hôpitaux et nos morgues. Jamais je n'aurais cru un seul instant que la marche inexorable de notre phénoménale civilisation économique et technique puisse être abruptement entravée par chose si petite. J'aurais voulu le prévoir que je ne l'aurais pu tant la réalité des événements déborde ma pensée ou inonde la vôtre. C'est bien dans une espèce de rêve éveillé que nous nous sommes réveillés un de ces affreux matins du printemps 2020, un rêve qui ne s'est pas interrompu depuis, et qui nous fait ressentir plus intimement la vérité des créations de l'évolution qui entre dans l'Histoire.

Mais en nous rappelant à la réalité brutale de nos frustrations, de nos douleurs ou de la mort, ce grand malheur qui nous ébranle, tout en nous déstabilisant, nous contraint, qu'on le veuille ou non, à sortir de nous-mêmes, à nous battre, à réagir, à tirer les bonnes leçons qui nous font ici philosopher pour de vrai. Jamais, en même temps sans doute, les circonstances de ce temps ne nous ont amenés collectivement à reposer toutes ces grandes questions universelles que nous avons négligées : l'importance d'une pensée toujours droite, le sens des responsabilités sociales, la valeur de l'amour, de l'entraide et de la sollicitude, le pourquoi de la vie, la fragilité de l'homme, la vanité des civilisations, le fait incontournable de la mort de tout être et de toutes choses. « Être ou ne pas être, voilà une (la) question » (William Shakespeare) qui nous préoccupe à ce point à présent que même le moins instruit des individus

y réfléchit automatiquement à l'approche d'un de ses pairs, en adoptant des gestes-barrières ou en s'en éloignant. Le mal nous enseigne à tous le bien de la philosophie.

La surdimension du nombre de cas comptabilisés nous sert d'électrochoc afin de nous secouer de la torpeur dans laquelle nos préoccupations et activités coutumières nous avaient enlisés. La contagion libère tous les paradoxes. L'évidence de tous ces gens souffrants et de tous ces cadavres nous rappelle toute l'indifférence que nous avons démontrée à l'égard d'autrui, toute cette insouciance de notre vie molle, parfois surexcitée et stressée, du matin jusqu'au soir, à cause desquelles nous avons perdu le contact avec le premier devenir des réalités. À force de vivre normalement, je sais que nous sommes devenus trop tièdes. Je sais que nous nous sommes attachés à cent une choses artificielles; que nous étions loin d'être conscients de tout, malgré l'ensemble de nos assurances trop assurément assurées. Nous nous croyions en santé, protégés, supérieurs, au contrôle de notre vie et de notre superbe. Mais voilà que la Mort elle-même nous a apporté la fièvre et qu'un effet pathogène imprévu et invraisemblable nous affecte et paralyse notre démarche quotidienne. Ce sont alors des humains tels que vous et moi qui s'étouffent, qui toussent, qui crachent et qui meurent, et dont on aperçoit le lent cortège de cercueils funestes emportés sans adieux dans les boîtes carrées des ambulances hurlantes comme sous les bâches olive de camions trop funèbres. La figure de la Mort, avec sa grande faux, a repris vie soudainement dans le monde moderne pour s'animer ça et là, rôdant autour de nous; nous toisant, nous dévisageant, nous appelant du regard. Et nous baissons la tête pour ne pas la voir, ne pas découvrir les clins d'œil qu'elle nous fait de ces yeux inanimés et noirs. Surtout qu'elle ne nous fasse pas signe du doigt pour nous commander notre vie ! C'est qu'Elle nous arracherait à nos amours, à nos parents, à nos biens, à nos comptes en banque, à nos épargnes, à nos actions, nos écrans tactiles, nos vidéos, nos photos, nos solos, nos pornos, nos alcools si goûteux et nos fumées indigènes, à toute la sérénade de nos sons et toute l'enfilade de nos plaisirs cachés ou intimes ! Ce n'est pas vrai que nous n'y pensons pas : nous jouons le sérieux en maintenant nos distances, en nous isolant dans nos murs, en serrant nos enfants et nos vieux contre nous, en nous lavant les mains, en frottant tout anormalement, en espérant à chaque instant qu'Elle ne nous verra pas. Qu'allons-nous perdre au décompte final de nos entreprises, de nos salaires, de nos assurances, de nos régimes privilégiés ? Si le malheur nous égare, peut-on espérer qu'il puisse toujours nous resituer : « La mort donne un avenir à la vie » (un poète chinois).

Comme cela nous donne à réfléchir sur la définition de la prudence ! Et comme cela nous remet dans la préoccupation d'une importance de chacun des moments de notre vie. Saisirons-nous mieux vraiment à l'avenir le caractère relatif de tant de choses vaines ? Une fois cette tragi-comédie terminée, nous recentrons-nous alors sur les priorités que nous avons aperçues dans l'inconfort de nos instabilités et l'angoisse de nos incertitudes ? Nous souviendrons-nous de nos promesses, de nos constats de guerre, de nos prises de conscience émues ? Cette Mort qui aime à se multiplier en se riant de nos existences, sera-t-elle au moins parvenue à nous changer, à nous apprendre l'essentiel, à nous bouleverser à ce point qu'elle nous élèvera à une plus grande sensibilité, à une prise en charge plus responsable de nous-même, à un sens plus accompli de l'humanité ?

Quand je pense à mon père, et à ses carnets de guerre qu'il avait réussi à dissimuler aux Allemands sous sa paillasse, que je lis qu'il avait osé, devant un officier du camp, dénoncer à l'un des trop rares responsables de la Croix-Rouge les conditions insalubres et inacceptables dans lesquelles, avec ses camarades de fortune, il occupait la petite carrée dans laquelle ils étaient à huit confinés, je me dis que la conscience de la mort donne aux hommes du courage, de la vaillance et du cœur, et que, qu'importe les temps et les âges, c'est en transcendant l'idée de celle-ci que l'homme s'éveille à sa réalité vraie.

Ah ! comme j'admire la force de tous ceux et celles qui, tremblant pour eux et pour leurs proches, chaque jour, avec ou sans moyens de défense, s'accrochent désespérément d'amour à autrui, s'activent tout de même auprès des fiévreux, des tousseurs, des étouffés, des comateux, de tous ces étrangers qui n'ont pourtant jamais vécu avec eux ! Ils ont épousé, dans le devoir et la renonciation, la cause du seul homme vrai, de l'homme en vie, de l'homme réel ! Car que vaut donc l'homme, incapable d'aimer ou de servir, qui déploie seulement le réflexe d'évaluer la distance de ses rapports humains en gestes-barrières et en nombre de mètres ?

Quant à la Dame avec sa grande faux, l'une de mes anciennes élèves a écrit à son sujet : « La mort (...) nous ne savons rien d'elle si ce n'est qu'elle est inévitable. Quelle autre attitude avoir que de vivre comme si nous ne devions jamais mourir ? » - C. Chénier, (dans une dissertation en 2017). La mort donne en effet beaucoup d'existence à la vie.

Demain nous renaîtrons assurément, ou peut-être, en tant qu'individu ou que simple nation. Le problème n'est point de renaître mais de savoir comment vraiment nous le ferons. Nous devons tout aux morts et maintenant beaucoup plus à nous-mêmes !

QUINZIÈME LETTRE

Le soutien mutuel

« Il faut se rappeler que personne n'est vraiment en sécurité tant que tout le monde n'est pas en sécurité ».

Louise Arbour (1947-), ex-juge à la cour Suprême du Canada.

9 avril 2020.

Mes élèves,

Comme chacun de vous croit en lui ou en elle, je crois en chacun d'entre vous. Afin de démontrer ici votre valeur réelle, ce que vous faites déjà beaucoup en nous aidant, ce sera au moment où quelques-uns d'entre nous en arriveront peut-être à baisser la garde, ou craqueront littéralement, que vous devrez continuer de montrer l'exemple, en leur distribuant, là où vous êtes et si vous le pouvez, les richesses puisées dans la méditation de vos solitudes respectives et en leur accordant tout l'amour, toute l'attention et tout le soutien dont vous serez capables.

L'homme, vous le savez désormais à cause de la pandémie, n'est jamais aussi fascinant que lorsqu'il s'adonne à l'entraide.

Or la forme la plus belle de l'entraide, - qui est, je pense aussi la plus généreuse, du fait qu'elle ne place personne dans la position humiliante de recevoir sans pouvoir donner en retour - consiste dans ce qui s'appelle le « soutien mutuel ». Le soutien mutuel est, certainement, de toutes les activités humaines, celle qui sait le mieux nous arracher à nos propres angoisses et qui, du même coup, étonnamment, nous ressuscite à l'autre et à la vie. Il se reconnaît dans le travail communautaire, le service aux personnes âgées et diminuées, le don généreux de ses biens aux entreprises et aux gouvernements en difficulté, le dévouement du personnel soignant ou celui des services d'urgence, l'écoute attentive de l'enseignante qui se consacre tellement à ses élèves !

Tout le succès d'une telle entraide réside dans le désintéressement, une qualité qui, de la même façon que l'amour, soude les hommes dans leur lutte contre l'épreuve et contre l'adversité.

On peut affirmer sans risque de se tromper que le soutien mutuel est un peu magique parce que plus on se donne en lui et plus on s'enrichit. Ce n'est pas comme investir dans des actions à la bourse, car au temps où l'on se donne, l'on ne perd jamais rien. Et même sans la reconnaissance, - qui, vous le découvrirez bien assez vite, ne nous revient jamais que très appauvrie, si elle vous revient -, il vous restera toujours au moins une satisfaction irremplaçable : celle d'avoir correctement agi. Sans compter celle de vous être, dans l'accord généreux et désintéressé de votre soutien, paradoxalement aidé vous-même, en n'ayant point pensé qu'à vous et en vous étant dans cette œuvre dévoué pour autrui. C'est ainsi qu'on se sacrifie pour créer n'importe quel domaine. « Sacrifice ne signifie ni amputation, ni pénitence. Il est essentiellement un acte. Il est un don de soi-même (...) Celui-là seul comprendra ce qu'est

un domaine, qui lui aura sacrifié une part de soi, qui aura lutté pour le sauver et peiné pour l'embellir. Alors lui viendra l'amour du domaine. Un domaine n'est pas la somme des intérêts, là est l'erreur. Il est la somme des dons ».- Saint Exupéry, Pilote de guerre. Nous devons faire de l'homme notre domaine.

On le voit à la télévision et tout autour de nous, lorsque les catastrophes les frappent durement, les hommes placent instinctivement leur confiance dans le soutien des autres hommes. Plus les sinistres, les cataclysmes, les forces destructrices s'acharnent sur eux, plus les hommes surmontent leurs différents et, par compassion, se lient avec les autres hommes, et plus grandes sont donc les capacités qu'ils ont pour surmonter l'horreur et la dévastation.

C'est de cette manière que la contagion pousse les hommes dans les retranchements de leur ultime vérité, la seule qui soit vraie et qui leur parle de force, d'amour, de sacrifice ou de liberté. Par contre, à l'opposé, on conviendra, que moins ils sont dans la vérité et plus ils se trouvent à démontrer de la mollesse, de l'indifférence, de l'égoïsme et de l'asservissement.

Les choses ne vont pas très bien avec vos dirigeants, vos élus, vos patrons ? Ce sont des êtres humains qui, quoi qu'ils montrent, eux aussi sont bouleversés ou décontenancés. Le poids de leurs responsabilités les écrase et ils voudraient secrètement entendre que vous savez les partager avec eux en sorte qu'ils pourraient peut-être mieux vous soutenir et vous venir en aide à vous si vous aussi le leur proposiez. La solution, c'est la discussion, la sollicitude et l'entraide. Il est peu d'homme assez vilain pour être réfractaire à une écoute attentionnée, à un partage authentique des misères, à une recherche de solution commune ou partagée. Dans l'intimité de leur cœur, tous les hommes sont frères. Mais il faut avoir le cœur de l'essayer pour constater qu'il n'y a pas que les virus de contagieux. En outre, comme on le voit en ce moment, les plus durs peuvent soudainement devenir les plus compatissants. Tous les hommes peuvent changer. Homère a bien écrit il y a 2,800 ans : « Les hommes sont semblables aux feuilles des arbres ».

Mais le soutien mutuel est-il suffisant pour nous aider à affronter la mort ?

Si, par malheur, la mort l'emporte sur vos efforts en vous prenant cruellement l'être que vous aimiez, vous l'auriez remporté sur elle par la grandeur de votre dévouement, au chevet de celui-ci, lequel, outre qu'il ennoblira votre cœur, inspirera par son fait d'autres esprits. Seule la compassion sait redonner à l'homme la récompense d'aimer et d'être aimé; seule aussi elle génère, par-delà son exemple, l'envie de s'instruire. Et si, comme on le voit aujourd'hui, vous n'avez pas pu dire adieu à l'être que vous chérissiez parce que la contagion de la maladie, indifférente et fatale, vous l'a ravi en vous faisant cette ultime et cruelle offense, c'est en vous aimant vous et en soignant votre prochain que vous leur rendrez le meilleur hommage, puisque vous prolongerez le modèle de cet amour géant qui a toujours existé. Il n'y a que dans l'entraide que l'homme guérit.

Comme l'homme n'est ni chiffre, ni montant, ni courbe, ni algorithme, qu'il appartient par son être à la réalité concrète d'une humanité, qu'encore celle-ci ne puisse avoir grand sens en dehors d'un être singulier, d'un sujet, d'une personne, bref, de quelqu'un qu'on soutient et

à qui l'on se donne, il ne peut être, en effet, que tout amour. Et c'est l'amour qui le fait, le façonne, et qui enfin traduit tout ce qu'il est de plus important aux grandes heures de la vie d'un homme, d'une femme ou de l'histoire d'une nation...

SEIZIÈME LETTRE

Le bon secours de l'amitié

Je cherche les hommes, dit le petit prince.

Qu'est-ce que signifie apprivoiser ?- C'est une chose trop

oubliée dit le renard. Ça signifie créer des liens...

Saint Exupéry. *Le petit prince.*

Chers élèves, chers frères humains,

C'est dans les jours d'épreuve que l'on découvre la valeur d'une amitié. Et beaucoup, assurément, s'interrogeront à ce propos en cette longue période de confinement et d'isolement.

Tout le monde ne sait pas ce qu'est cette vertu de l'amitié que les Anciens chérissaient tant. Comme je pense n'en avoir pas toujours été bien digne, que j'ai dû tirer de mes erreurs quelques leçons, je puis peut-être à présent vous en parler mieux et vous la rendre plus attirante. Alors que sais-je au juste des amitiés si ce n'est ce que m'en ont appris celles que j'ai perdues et celles qui me sont encore restées avec l'âge ?

Lorsque j'étais plus jeune, je confondais l'amitié avec le besoin d'un partage de sensations fortes, de présence, de distractions communes, et parfois aussi, plus heureusement, avec l'aide apportée et les bons conseils. En vieillissant, je m'aperçois qu'une amitié vraie sait dépasser toutes nos attentes personnelles pour devenir accueil et service de l'autre. Ainsi donc, dans la vie, l'on rencontre plus souvent des connaissances que de véritables amitiés. Cela prouve qu'il y a des degrés dans l'évolution qui conduit de la première à l'atteinte de la seconde.

La véritable amitié ne met pas en surbrillance nos défauts mais, par la patience et l'affection qu'elle nous montre en exemple, nous force de nous-même à les corriger. Ainsi le meilleur des amis est d'abord celui qui a accepté sa propre solitude. Il ne songe pas égoïstement à combler ses ennuis, à être libéré par nous du poids de ses soucis, ni ne désire avant tout qu'on serve ses intérêts; il ne cherche pas à nous humilier en nous donnant des leçons, à se rassurer en nous amenant à nous plier à ses quatre volontés, à se retirer parce qu'on ne le fait pas. L'ami authentique ne nous déçoit presque jamais, ou que trop rarement, ce qui ne se peut encore qu'en raison de sa nature humaine qui demeure imparfaite.

C'est pourquoi le nombre d'amis que nous avons eu ou que nous possédons se réduit comme une peau de chagrin au fur et à mesure que l'on découvre les exigences de la solidarité réelle. Aujourd'hui, c'est malheureux, nous n'avons que trop souvent sur nos réseaux sociaux que des connaissances. Bienheureux ceux qui se connectent à une amitié ! Ceux-là savent créer de véritables liens !

On ne peut être ami que si l'on sait donner. C'est pourquoi le parent est le meilleur ami de son enfant. Tout son don se transforme en une vertu qui a été forcée de se développer et qui l'a fait grandir au-delà de son infime et maigre soi-même. Il en va ainsi de l'amour conjugal qui n'a plus d'égal à la fin qu'une amitié dévouée. De fait, nous pouvons observer que l'amour lui-même s'achève ainsi, quoi qu'il contienne. L'ami le plus tendre est toujours celui qui vous aime pour vous-même. À la limite, si l'on en est conscient, l'amitié sincère et vraie nous gêne par sa dévotion. Elle est encore bien plus sublime quand l'ami qui nous aime le fait d'une telle manière qu'il sait même s'effacer derrière son amitié.

En somme, l'amitié est une chose rare que l'on ne reconnaît complètement et plus objectivement qu'avec la disparition complète de celui ou de celle qui nous l'avait si gratuitement donnée. J'ai perdu des amis dont je n'ai su reconnaître la valeur qu'après leur départ. Cela a servi à apprendre à mon cœur trop lent, aveugle, indifférent ou par trop égoïste, à quel point ils avaient été pour moi de véritables amis. Quand on se trompe ainsi sur la valeur des hommes, notre regret ne rachètera jamais nos inconsciences, mais l'imitation de leurs qualités le pourra sans nul doute, si demain nous savons en tirer des leçons afin de tisser des liens qui soient plus solides et plus admirables encore que les précédents.

Avec raison, l'amitié est une vertu qui fut souvent considérée par les philosophes comme plus désirable que d'autres. Diogène Laërce (IIe-IIIe siècles) dit d'Épicure que sa vertu a été telle qu'elle lui aurait attiré une foule d'amitiés. L'amitié est souhaitable entre tous les hommes, mais c'est beaucoup rêver, puisque la plupart n'en sont pas toujours capables. C'est pourquoi les hommes en arrivent à se détester entre eux au lieu de s'aimer, ce qui, après ce qui vient d'être dit, devrait fournir à tout esprit réfléchi une excellente raison d'essayer de les traiter toujours tous en amis. En effet, il ne fait aucun doute que la démonstration d'une amitié vraie ne peut que se gagner des hommes. Mais cette amitié-là manque trop régulièrement à l'humanité qui devrait l'inclure dans sa propre définition.

Voilà ce que je sais de l'amitié. Je ne prétends pas être capable moi-même d'être à la hauteur de tout ce que je vous en dis. Toutefois je peine à imaginer autre chose de plus beau et de plus exemplaire. Il faudrait pour cela que je perde d'autres amis à cause de mes défauts ou que j'en gagne de nouveaux pour m'en apprendre davantage.

Les efforts que cette pandémie nous obligera à tendre vers la construction des amitiés nouvelles seront tous assurément valables. Femme ou homme, nous ne pouvons pas nous passer de la moindre amitié réelle.

Je vous laisse sur cette pensée du poète Rainer-Maria Rilke, lequel s'adressait au début du siècle dernier à un de ses jeunes amis en ces termes, car je crois qu'elle ouvre ma conclusion plutôt qu'elle ne la referme : « Celui-là seulement qui s'attend à tout, qui n'exclut rien, pas même l'énigme, vivra les rapports d'homme à homme comme de la vie, et en même temps ira au bout de sa propre vie ». – Lettres à un jeune poète (1929).

DIX-SEPTIÈME LETTRE

L'amour instantané

Chers élèves ! Mes bons amis du monde !

Il n'y a qu'aujourd'hui que nous devons apprendre à dire aux autres : je vous aime! Hier c'était trop tard, car c'est un jour passé. Demain est tard encore qui n'est pas arrivé. La réalité de l'amour, c'est d'être toujours à la presse : Ceux qui n'aiment pas sont sans passion d'êtreindre, sans chaleur et sans joie, et toujours en retard à tout rendre. Mais ceux qui aiment ne réfléchissent pas : ils aiment. Par sa spontanéité, son absence d'hésitation, son envol, l'amour a sa présence dans l'éternité, à savoir seulement dans cet instant qui est. C'est maintenant qu'on s'aime, après ça n'a aucun intérêt. On ne dit pas « je vous ai aimé » ni « je vous aimerai »; ça comporte un peu d'extravagance, de romantisme d'un autre temps. Mais on dit et on écrit « je t'aime » : parce que c'est simple et vrai.

Tous ceux qui veulent qu'on se jure de s'aimer au-delà de cet instant même d'éternité se trompent carrément. Ceux-là habituellement exigent des autres d'arriver à faire ce qu'eux-mêmes n'arrivent pas à faire dans l'après. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas prolonger le présent. En amour, il y a toujours autant d'imprévisibilité que dans les événements du temps. La seule attitude qui a du sens et que l'on voit dans la réalité vraie, c'est le renouvellement de l'amour au temps présent. Quelle autre promesse sinon pourrait se réaliser ? On ne peut observer la manifestation de l'amour qu'en instantané. Et c'est bien ce qui compte !

La réalité de l'homme, c'est d'aimer. L'amour existe au-delà de toute condition, il se perpétue à travers une guerre, se multiplie et se prolonge en temps de paix, et c'est avec courage qu'il affronte toujours le retour des jours incertains. Messie ou Prophète qu'importe, Jésus-Christ aurait dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Gandhi, Martin Luther King, Mandela, l'abbé Pierre sont des exemples de vérité.

Par les temps qui courent, l'amour est en définitive la seule chose qui mériterait d'être très contagieuse.

Avec l'amour on guérit tout, on traverse tout, on vainc tout; y compris l'intime détresse qui nous a confronté à la mort. Avez-vous déjà lu Roméo et Juliette ? Don Quichotte ? Cyrano ? Désirez-vous connaître le secret de sa force et de sa durée ? Il tient entièrement dans sa manifestation spontanée. C'est en ayant été aimé qu'on connaît le fait d'aimer; c'est en s'aimant soi-même comme on nous a aimé qu'on sait ensuite au mieux comment en aimer d'autres. La contamination de l'amour est exponentielle et plus rapide à se répandre que n'importe quelle pandémie. Y croire est insuffisant, l'ignorer est haïr.

Mais aimer est exister et donner à être.

C'est seulement quand ils aiment que les hommes créent, donnent naissance ou se révèlent. Tous ceux qui s'exposent à la maladie, la peur au ventre, tous ceux qui se battent sans toujours comprendre tout en craignant pour eux-mêmes ou pour leurs êtres chers, tous ceux qui se révoltent contre la fatalité, le chaos ou l'anéantissement, en surmontant leurs angoisses et leurs désolations, tous ceux et celles-là sont, peu ou prou, plus animés par la force d'aimer que par la seule et pure nécessité d'accomplir leur devoir. D'une certaine façon ils pressentent que l'unique manière de répondre à l'absurdité d'un tel décompte des morts au fil de ces longs jours, c'est de s'abandonner à l'amour. Ils tremblent, ils s'offusquent, ils se révoltent, ils se battent, ils pleurent, ils crient, ils ragent; mais ils aiment.

Tant que l'amour contaminera les hommes, qu'il demeurera en incubation au milieu de leur cœur, il restera à ces derniers une chance d'isoler tout mal et de repousser ce dernier dans le néant afin qu'il déboule de l'autre côté du pic où il avait voulu si fiévreusement s'élever avant de s'emparer de notre histoire.

Pouvez-vous me dire pourquoi on est capable en ce moment de réaliser en deux jours ce qui prenait hier des mois et des années ? C'est parce que, tout bêtement, les hommes avaient oublié d'aimer, avaient négligé de se dépasser, de se préoccuper de la vérité de l'homme !

Chers élèves, chers amis du monde, alors aimez ! Aimez ! Aimez toujours !

Maintenant vous savez qu'aujourd'hui sans amour nul ne peut s'oxygéner, respirer et survivre !

DIX-HUITIÈME LETTRE

La prise en charge de soi-même

Chers élèves,

Il est temps d'aborder cet autre thème qui viendra soutenir votre combat et vous procurer le désir de vivre davantage. J'avais commencé ces lettres en vous disant que cette pandémie allait vous avoir volé une partie de votre jeunesse et poussé à mûrir dans le sens d'un âge de Lumières Nouvelles. Cela s'appelle : la prise en charge de soi-même.

Vous avez donc pris de l'avance sur la vie. Vous n'avez rien perdu ici. Il n'y a d'avantage que dans la prise en charge de soi-même : toute l'aventure de votre vie fera de vous des combattants et des combattantes luttant contre le vide, contre la résistance, contre le nihilisme. La vie est lutte et résistance à la fois. « C'est dans l'effort, et non dans la réussite, qu'on puise la satisfaction. Le plein effort, c'est la pleine victoire » -Gandhi, Lettres à l'âshram (1937).

Ainsi, tout ce que l'individu fait de mal à un autre, il finit par le payer. Le fonctionnaire qui fait une erreur grave dans son ministère met son ministre dans l'embarras devant des journalistes. Le ministre est contraint d'avouer qu'il en est responsable et s'en excuse parce que c'est son ministère, mais même s'il a la responsabilité de ce dernier, à la vérité, faut-il lui en imputer la cause ? Il a tellement d'autres choses plus importantes à faire ! Dans toute situation, une prise en charge de soi-même est de rigueur. La prise en charge de soi est un acte d'amour : elle allège la tâche de ceux qui travaillent pour tous, c'est-à-dire également pour nous. Elle fait que nous sommes lumière, et que nous devenons, et que nous donnons tout.

Mes chers élèves, toute votre vie il faudra veiller à vous prendre en charge; vous grandirez. Vous vous dépasserez. Vous vous dépasserez d'autant que vous comprendrez quel sacrifice ont fait tous ceux qui se sont occupés de vous, avant vous et au cours de l'histoire ! Ah! pour qui sait la contempler, elle n'est pas rien la solidarité des hommes !

Cette prise en charge s'est souvent exprimée dans de grands discours, comme celui du 35^e président des États-Unis, John Fitzgerald Kennedy, lorsqu'il l'a résumée en ces termes magnifiques : « Et donc vous, mes compatriotes américains, ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays. Et vous qui, comme moi, êtes citoyens du monde, ne vous demandez pas ce que les États-Unis feront pour vous, mais demandez-vous ce que nous pouvons faire tous ensemble, pour la liberté de l'homme »- Discours inaugural à la présidence au 20 janvier 1961. Qu'est-ce qui a bien pu frapper l'esprit des hommes à l'écoute d'une pareille adresse ? N'est-ce pas aussi cet appel du Président français à ses concitoyens pour saisir dans cette crise l'occasion de réinventer le monde et de niveler les distinctions sociales que nos ancêtres, il y a deux cents ans, ont désiré fondée sur la seule et juste utilité commune ?

C'est que, plus que dans la simple parole donnée, la prise en charge de soi-même se révèle essentiellement dans les gestes qu'on pose pour sauver notre monde et se sauver. Elle naît de la façon dont les hommes répondent aux exigences et aux conditions du temps, aux coups

que le sort leur réserve ou leur porte, à l'infortune acharnée et aveugle qui les frappe. Elle permet de surmonter, grâce à l'amour qui nous conduit vers les autres et la comparaison avec la réalité authentique du monde, la désolation et l'impatience qui faussent toutes nos conclusions.

Et puis, comme me le rappelait ma mère, « On n'est jamais mieux servi que par soi-même ».